

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 22 (1934)
Heft: 92: René Guisan

Artikel: Le secret messianique (1933)
Autor: Guisan, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380261>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE SECRET MESSIANIQUE

(1933)

L'étude historique de l'Ecriture sainte n'a jamais joui des faveurs de ce qu'on est convenu d'appeler le public cultivé et son crédit auprès des jeunes générations est exposé à de surprenantes intermit-tences.

Il faut s'y faire ; et se rappeler que, dès les origines, les hommes qui font ce qu'on appelle de la « critique » ont été fort impopulaires et qu'ils ont eu grand'peine à sauvegarder et leur indépendance personnelle et la liberté de leurs recherches. L'histoire de Richard Simon, le père incontesté des études bibliques, restera à jamais significative à cet égard.

On sait que ce prêtre, dont la fidélité à l'Eglise catholique romaine a été sans défaillances, a dû recourir aux ruses les plus subtiles pour mettre au jour les résultats de ses admirables travaux sur les livres saints sans être inquiété par les gardiens trop vigilants d'un conformisme sans gloire. Dans son œuvre « immense et compliquée » les pseudonymes fourmillent, avec les anonymes, les cartons et les faux-titres, « mille précautions prises, semble-t-il (comme l'a remarqué un de ses biographes), moins encore pour dépister les théologiens du temps que pour égarer les bibliographes de l'avenir ». Et l'on sait, à Lausanne, que ce n'est pas un des moindres titres de gloire d'Auguste Bernus — le cher et vénéré maître auquel nos années d'études au Chemin des Cèdres doivent en bonne partie

leur charme incomparable — d'avoir, à force de sagacité et d'abnégation, identifié les multiples publications, brochures et lettres pseudonymes derrière lesquelles se dissimula, pendant toute une vie, l'une des plus obscures parmi les nombreuses bêtes noires de Bossuet.

Mais les sciences bibliques ont connu d'autres adversaires que ceux qu'animaient une peur instinctive ou le parti-pris global. Des esprits déliés, des intelligences lucides — et de grandes âmes croyantes aussi —, se plaçant sur le terrain même sur lequel les historiens les invitaient à se rendre, leur ont fait un grief de leurs contradictions et de l'inquiétante mobilité de leurs démarches. Et il est incontestable que si l'on prend la peine de faire l'histoire de la critique — en ce qui concerne l'un des écrits canoniques de l'Ancien ou du Nouveau Testament, par exemple — on reste stupéfait de ses variations ; et l'on ne sait s'il se faut émerveiller davantage de la subtile ingéniosité dont ont fait preuve les historiens, ou de leur persévérance à reprendre à nouveau l'examen de problèmes sur lesquels, au bout d'une génération à peine, s'acharneront d'autres critiques, lesquels porteront sur ceux qui les ont précédés les jugements les plus impitoyablement négatifs.

L'équité veut cependant qu'on se souvienne que les contradictions ne sont pas le fait des seuls historiens de la sainte Ecriture, mais de tous les hommes qui se consacrent à l'explication des temps révolus et à l'étude des documents qui nous permettent de reconstituer le passé.

De tous les hommes, avons-nous dit ; car c'est bien d'eux qu'il s'agit et non pas des seuls théologiens. L'intelligence humaine procède lentement, par approximations, à coup d'hypothèses, au prix de tentatives qui sans cesse se renouvellent et par conséquent se modifient. Ce que d'aucuns attribuent à la malignité ou à l'incompétence est le fait de notre humaine nature. Il faut l'accepter, qu'on y trouve ou non son plaisir ; il en sera toujours ainsi. La vérité historique s'élabore lentement, elle n'a jamais le droit de se donner pour définitive, elle doit accepter toutes les corrections et se prêter à toutes les mises au point.

Et pourtant, ces constatations faites, nous pensons que tout n'est pas dit quand on a mis en évidence les contradictions ou les hésitations de la critique. Les démarches de cette science conjecturale ne sont pas pure déception, et encore moins totale dérision, comme on

s'est plu tout récemment encore à l'affirmer avec un air de supériorité.

De l'erreur peuvent jaillir des clartés inattendues. Le parti-pris de l'un peut contribuer à mettre l'autre en garde et à l'orienter vers des solutions plus vraies, c'est-à-dire plus conformes à l'ensemble des données sur lesquelles travaille l'historien.

C'est ce que nous voudrions essayer de montrer, sans faire appel à des considérations techniques qui ne seraient pas à leur place ici. Un exemple nous servira de preuve, et nous fera voir comment une formule originale, mais paradoxale jusqu'à la totale inexactitude — et finalement abandonnée par la science — peut servir à mettre en pleine lumière un aspect essentiel de la réalité.

* * *

L'exemple que j'ai en vue est emprunté à l'étude de l'évangile selon saint Marc ; la formule à laquelle je m'arrêterai, c'est le « secret messianique » que son inventeur, William Wrede, jeta dans la mêlée théologique il y a un peu plus de trente ans ; c'était en 1901. Je m'explique.

Il a fallu un long siècle à la théologie protestante pour arriver à des vues claires et cohérentes sur l'origine et sur les relations réciproques de ces livres, uniques à tous égards, que sont les évangiles canoniques. Laborieusement, après bien des tâtonnements, le consensus s'est fait.

Les analogies frappantes — puisqu'elles vont jusqu'aux plus petites parties du discours, jusqu'aux mots, semble-t-il, les plus insignifiants — et les différences déconcertantes que l'on constate lorsqu'on lit parallèlement les trois premiers évangiles ont contraint à poser et aidé à résoudre le problème de leurs rapports.

Il paraît très vraisemblable que deux documents écrits — d'étendue inégale et dont la forme première ne peut plus être rigoureusement établie — ont servi de sources à la littérature évangélique : l'un, contenant essentiellement des sentences et des discours de Jésus, document qui est à la base des grands chapitres didactiques de Matthieu et de Luc ; l'autre, avant tout narratif, correspondant à peu près à l'évangile selon saint Marc.

La dualité des sources, la priorité de Marc : telles sont depuis la seconde moitié du XIX^e siècle les deux piliers sur lesquels tous les

savants sont tombés d'accord pour appuyer leurs études et étayer leurs hypothèses.

Ce sont là constatations élémentaires pour quiconque étudie l'histoire de la tradition évangélique ; nous les rappelons ici parce qu'elles commandent tous les débats contemporains ; parce qu'aussi elles sont nécessaires à l'intelligence du cas particulier qui va nous occuper.

Ainsi le plus bref des évangiles, celui qui pendant le moyen âge a été le moins fréquemment copié et le moins lu, à cause de sa brièveté même, ainsi l'évangile selon Marc était promu au premier rang ; c'est sur lui que reposaient non seulement les faits, mais le plan de la vie de Jésus, il était le garant de la solidité d'une histoire à laquelle est attaché le destin de la chrétienté... le destin même de notre race.

Pendant toute une génération, tous les travaux historiques se sont fondés sur le texte de saint Marc ; et, sans que la chose ait été formellement déclarée, l'opinion en était venue à penser que la valeur des documents chrétiens est en proportion inverse de leur étendue ; Marc passait non seulement pour la source unique, mais il était tenu pour le critère de l'authenticité des faits concernant Jésus et pour la norme de leur interprétation. Toutes les « vies de Jésus » qui ont vu le jour entre 1867 et 1900 — et il en est qui sont des ouvrages monumentaux — ont adopté le schème esquisonné par le deuxième évangéliste, et lui ont emprunté (parfois avec un exclusivisme doctrinaire et presque mécanique) tous les renseignements concernant la marche et l'évolution de la carrière terrestre de Jésus. Autant dire qu'on en était venu à identifier la valeur de la tradition recueillie par Marc avec celle de la tradition évangélique elle-même.

C'est ce consensus quasi universel des historiens et des critiques que Wrede, dans un livre intitulé précisément « Le Secret messianique dans les évangiles », soumit à une discussion serrée et d'une rare pénétration.

L'évangile de Marc, disait-il, ne mérite pas de jouer le rôle exceptionnel qu'on lui a réservé depuis de longues années ; le Christ qu'il annonce et qu'il dépeint ne saurait servir — sans abus — aux considérations psychologiques et aux développements biographiques auxquels on semble se plaire exclusivement ; le Christ de Marc n'est pas essentiellement différent de celui de Jean. L'évangéliste

n'annonce-t-il pas dès son premier verset : « commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu » ?

En outre — et c'est ici que l'ouvrage de Wrede prend une allure hardie et novatrice — l'évangile selon saint Marc ne mérite pas la confiance exceptionnelle que l'on a mise en lui. Ce ne sont pas les faits réels de la vie terrestre de Jésus qu'il rapporte, il est l'écho d'une conception ultérieure, issue de la communauté naissante « formant en quelque sorte l'objet de sa foi », et dont on retrouve du reste les traces dans les autres évangiles autant que dans saint Marc.

En effet, le second évangile n'a pas l'unité d'inspiration qu'on s'est plu à lui reconnaître. Il est composé d'éléments disparates ou même contradictoires. Il suffit pour s'en convaincre d'étudier d'un peu près l'un des thèmes principaux des évangiles canoniques : les origines de la messianité de Jésus.

Les biographes de Jésus ont prétendu discerner dans le texte de Marc les diverses étapes au travers desquelles il a dévoilé sa messianité, son secret. Cette dignité exceptionnelle aurait été reconnue d'abord par Jésus lui-même, lors de son baptême au Jourdain ; par les démons, auxquels Jésus interdit d'en rien dire ; par les disciples, au cours de la scène célèbre de Césarée de Philippe, où Jésus insiste auprès des disciples pour qu'ils tiennent secrète la révélation qui leur a été faite et qui n'est pas pour tout le peuple ; par le peuple lui-même, malgré tout, lequel acclame son roi messianique lors de son entrée à Jérusalem ; et enfin par Jésus se proclamant solennellement le Messie devant le grand-prêtre, et payant de la vie sa prétention publiquement proclamée d'être tenu pour le Roi des Juifs.

Cette évolution, que l'on croyait trouver dans l'évangile de Marc, on n'hésitait pas à l'identifier avec les faits historiques, comme s'ils s'étaient déroulés aussi simplement et suivant une loi intérieure aussi rigoureuse.

Seulement — et c'est sur ce point que porte tout le poids de l'argument critique de Wrede — comment rendre vraisemblable, dans ces conditions, que Jésus ait été si plein de réticences dans la proclamation de sa messianité ? Comment expliquer ce qu'il y a d'étrange dans son attitude ? Pourquoi, si souvent, dans le moment même où sa qualité de Messie est sur le point d'être proclamée, intervient-il avec tant de force pour empêcher que le peuple en ait connaissance ? Il guérit un possédé, mais aussitôt après il interdit aux démons de

révéler qui il est ; il défend aux malades qu'il a sauvés de raconter à qui que ce soit ce qu'il leur a fait ; quand la foule se presse autour de lui pour entendre sa parole, il lui parle en paraboles et lui propose des énigmes au lieu de l'enseigner clairement ; ou bien il fuit dans les lieux déserts, entouré de quelques disciples seulement, pour échapper à une pression qui risque de devenir compromettante. Et quand il consent à parler ouvertement c'est dans une maison, dans le désert, dans le cercle fermé des siens...

Et comment expliquer enfin que le même évangile insiste, d'une part, sur le rôle du secret messianique dans le ministère de Jésus, tandis que, d'autre part, bien loin de graduer les témoignages de Jésus relatifs à sa messianité, il nous a conservé, tout au début de son récit, des déclarations aussi caractéristiques que les textes bien connus du chapitre deuxième : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés, je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison ». Ou bien : « Aussi longtemps qu'ils ont l'époux avec eux, ils ne peuvent jeûner ; mais le temps viendra où l'époux leur sera ôté... ». Ou bien encore : « Le Fils de l'Homme est maître même du sabbat ».

Ces contradictions ne se résolvent, conclut Wrede, que si l'on renonce à faire de Marc l'historien « pur », le narrateur classique de l'Eglise primitive et si l'on se persuade que loin d'être par excellence le témoin autorisé de la vie de Jésus, il n'a plus avec la réalité historique de contact direct. Son prétendu « pragmatisme historique » n'est qu'une construction de l'exégèse moderne. Les déclarations messianiques du plus ancien des évangiles sont, non point un témoignage de la conscience personnelle de Jésus, mais une croyance particulière à Marc, fidèle de la seconde génération de l'Eglise naissante, lequel a transféré par anticipation sa croyance — le secret messianique — jusque dans l'histoire terrestre de Jésus.

Wrede tient donc tous les traits qui se rapportent de près ou de loin au secret messianique pour des éléments secondaires, retouches tardives du portrait primitif de Jésus.

Pour saisir toute la portée de ces déclarations, il faut se rendre compte — le temps dont nous disposons ne nous permet pas de le montrer dans le détail — que, selon Wrede, Marc comprend dans le secret messianique toute la vie surnaturelle de Jésus telle qu'elle

apparaît aux yeux de sa foi, tout ce que cette foi trouve en Jésus, tout ce dont il est redevable à Jésus !

Or, nous l'avons fait entendre, pour Wrede le secret messianique est une fiction.

Ou, si l'on veut, regardant non point en arrière du côté du Jésus de l'histoire, mais en avant vers l'Eglise naissante : le secret messianique, c'est déjà le dogme, le dogme naissant, pénétrant graduellement l'histoire qu'il modèle au gré de ses besoins.

* * *

Tel est, en bref, ce système fameux, dont le retentissement a été considérable. Il a été passionnément critiqué et a constraint la science biblique du Nouveau Testament à procéder à un nouvel examen des principes sur lesquels elle se fonde.

Il ne rentre pas dans notre propos de retracer ici quelles ont été les conséquences immédiates de l'offensive de Wrede. Albert Schweitzer l'a acclamée d'enthousiasme ; et, bien qu'il ait pris à l'égard du problème eschatologique dans l'enseignement de Jésus une attitude opposée à celle de Wrede, il l'a salué comme un auxiliaire de choix dans sa lutte contre la prétenue « science » des vies de Jésus. Les représentants les plus distingués de l'école critique, d'autre part, ont déclaré d'emblée que le scepticisme historique radical auquel aboutissaient les travaux de Wrede constituait la plus forte critique qui pouvait en être faite. Il est impossible — a objecté l'un d'entre eux — d'expliquer comment la foi en la messianité de Jésus a pu naître chez les disciples si aucun fait, aucune déclaration antérieure à la mort de Jésus n'a contribué à donner naissance à cette croyance. Si les disciples n'ont rien trouvé d'extraordinaire en Jésus, si, en particulier, ils n'ont recueilli de sa bouche aucune déclaration eschatologique, s'ils n'ont pas pressenti en lui le Sauveur d'Israël, on ne comprend pas comment la résurrection a pu les conduire à l'idée que Jésus était désormais le Messie. Comment expliquer enfin que la mort de Jésus ait été pour les disciples « un objet de scandale », s'il n'est qu'un prophète d'une haute inspiration monté en croix : la mort terrible du Baptiste a-t-elle donc été pour ses disciples une cause de scandale ?

Wrede a vu juste lorsqu'il a rapproché l'évangile de Marc des autres écrits évangéliques et montré que son auteur n'était en aucune mesure un « historien » dans le sens que nous donnons à ce terme

aujourd'hui. Mais il a fait fausse route quand il a bâti sa théorie du secret messianique.

Tel fut le bilan de la critique peu après l'apparition du *Messias-geheimnis in den Evangelien*.

Depuis trente ans, la situation a subi une transformation profonde. Les outrances des théories antagonistes — Schweitzer voulant réduire toute la pensée chrétienne des origines à un eschatologisme radical (la *konsequente Eschatologie*, comme il l'appelait) ; Wrede désolidarisant Jésus de toute compromission avec de telles idées — ces outrances ont fait place à des vues plus modérées, plus saines et, croyons-nous, beaucoup plus profondes sur la pensée des évangiles.

Sans doute Wrede a encore des disciples — il en est même d'éminents — mais sa théorie du secret messianique est abandonnée.

Ou du moins — nous l'avons fait pressentir déjà — elle est en passe de se transformer en son contraire.

C'est ce que je voudrais montrer maintenant.

Pour résumer l'état de l'opinion par une brève formule, je dirai :

Alors que toute l'œuvre de Wrede tendait à prouver que le secret messianique a été le secret de Marc, l'évangéliste et le théologien de la communauté primitive, et non point celui de Jésus, l'exégèse actuelle tend vers la conception contraire. Bien loin de fausser la pensée de Jésus en présentant son messianisme sous une forme mystérieuse et comme cachée, pense-t-elle, Marc en a donné l'interprétation la plus profonde, la seule qui corresponde à l'ensemble des témoignages canoniques. Car si le second évangile peut et doit être considéré comme le document qui a imposé à toute la littérature évangélique — donc à toute la tradition chrétienne — le type du cadre historique dans lequel il a situé le ministère et la prédication de Jésus, c'est Marc également qui, dans l'ordre chronologique, nous fournit le premier témoignage de ce qu'a été, aux origines de l'Eglise, le message des croyants concernant le Christ-Seigneur. Ce message est tout pénétré d'espérance eschatologique ; et il garde en son fond intime un caractère mystérieux ; car le secret messianique est bien le secret de Jésus.

Cette méthode, qui doit beaucoup à la sagacité de Wrede alors même qu'elle interprète sa formule dans un sens totalement opposé

à celui que lui donnait son inventeur, vient d'être appliquée dans une œuvre d'ensemble à l'étude du second évangile⁽¹⁾.

Je voudrais chercher — en m'en tenant à quelques exemples caractéristiques — à exposer les conclusions auxquelles cette méthode aboutit.

* * *

Tant qu'on s'est laissé dominer par l'idée préconçue d'une évolution graduelle dans la pensée de Jésus et dans son attitude à l'égard du messianisme, la présence, au chapitre II de l'évangile selon saint Marc, de la similitude qui met en scène les amis du jeune marié, qui se réjouissent tant que leur ami est avec eux mais qui jeûnent quand il leur sera ôté, a paru très énigmatique. Et l'on s'est vu comme constraint de lui contester son caractère messianique, c'est-à-dire de considérer que la phrase: « le temps viendra où l'époux leur sera ôté » est l'expression de la pensée de l'Eglise réfléchissant après coup sur la mort du Christ et introduisant cette mention dans une similitude d'une portée beaucoup plus inoffensive et destinée simplement à servir de réponse aux interventions des disciples du Baptiste.

Mais aussitôt qu'on fait abstraction de ce schème et qu'on considère cette parabole en elle-même et pour elle-même, on s'aperçoit combien le morceau dans son ensemble a de relief et comment chacun des versets qui le compose est riche de signification.

Le ton dominant de ce morceau, c'est la joie, la joie du temps messianique, lequel est souvent présenté dans le Nouveau Testament sous l'image du repas. Et c'est Jésus lui-même qui est en cause; c'est lui, le fiancé dont on s'apprête à célébrer les noces. En effet, le temps messianique est là parce que Jésus est venu, messager de l'annonce du Royaume et constituant par anticipation la présence de ce royaume ici-bas. Ce n'est pas l'Eglise qui a parlé après coup par cette similitude, réfléchissant sur la doctrine de Jésus ; c'est Jésus qui l'a prononcée. Mais elle reste mystérieuse, malgré son apparente transparence ; mystérieuse du moins pour ceux qui ne comprennent pas le sens de la venue de Jésus, qui ne comprennent pas que quelque chose de nouveau commence dès le jour de son apparition ici-bas, pour qui ce temps de joie que suggère l'image du repas reste chose incompréhensible.

Jésus parle par images, et par des images transparentes ; cette

(1) J. SCHNIEWIND, *Das Evangelium nach Markus*, Tübingen, 1933.

parabole est claire — mais ce qu'elle signifie, beaucoup ne le comprennent pas : c'est le mystère de la venue de Jésus, c'est le secret de sa vocation messianique.

Ainsi le secret messianique, loin d'être appliqué du dehors, au nom d'une théorie préconçue, à une histoire plutôt inoffensive, exprime une réalité à laquelle tous les écrits évangéliques rendent leur témoignage.

Le secret messianique révèle et exprime l'âme même du ministère de Jésus-Christ.

Au chapitre suivant (III, 21) une petite scène concrète, qui n'a pas la forme d'une parabole, est révélatrice d'un autre aspect du ministère de Jésus. Marc est seul en effet, parmi les synoptiques, à avoir retenu de la tradition orale une petite phrase douloureuse, dont on comprend aisément qu'elle ait pu paraître compromettante et blasphématoire pour Jésus, et que Matthieu et Luc ne l'aient pas reproduite : « Ses proches vinrent pour se saisir de lui ; car on disait qu'il avait perdu l'esprit ». Cette phrase est douloureuse, avons-nous dit ; elle est même grave... pour quiconque n'a pas compris que l'incompréhension de la famille de Jésus — tout comme celle de ses disciples — constitue l'un des aspects mêmes de sa mission. Le mystère qui plane sur cette scène, c'est le secret messianique.

Plus frappante, dans le même sens, est la parabole du semeur (IV, 2-9), que nous allons considérer tout d'abord abstraction faite et de l'explication qui en est donnée dans l'évangile lui-même et des versets (10-13) où Jésus explique le sens et la portée des paraboles.

Gœthe avait déjà constaté, non sans ironie, que cette parabole met en évidence l'insuccès du travail de l'homme : par trois fois, la semence tombe sur un terrain stérile ou ne porte pas de fruit. Gœthe se plaçait au point de vue de l'homme et tirait de la parabole une leçon décevante.

Mais Jésus ne pense pas à l'acte humain, il n'a en vue que la Parole de Dieu. Et c'est une grande et grave loi de la vie et de l'expérience qu'il entend illustrer.

Le résultat normal de l'action de la Parole de Dieu est son échec. Constatation solennelle qui traverse tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament, et que le sixième chapitre d'Esaïe (celui qui raconte la

vocation du prophète) exprime sous une forme particulièrement aiguë. Esaïe ayant répondu à la voix du Seigneur : « Me voici, envoie-moi », Dieu lui dit :

« Va, et dis à ce peuple :

Vous entendrez, et vous ne comprendrez point.

Vous verrez, et vous ne saisirez point.

Rends insensible le cœur de ce peuple,

Endurcis ses oreilles, et bouche-lui les yeux,

Pour qu'il ne voie point de ses yeux, n'entende point de ses oreilles,

Ne comprenne point de son cœur,

Ne se convertisse point et ne soit point guéri». (vi, 8-10)

Mais cette vérité douloureuse est partout dans la Bible :

« Voici, ils me disent :

Où est la Parole de l'Eternel ?

Qu'elle s'accomplisse donc ! » (xvii, 15)

« La Parole de l'Eternel est pour moi un sujet d'opprobre et de risée chaque jour. » (xx, 8)

crie Jérémie.

Et la parole de l'Eternel à Ezéchiel lui fait écho :

« Que celui qui voudra écouter, écoute,

Et que celui qui ne voudra pas, n'écoute pas». (III, 27)

La tâche du prophète, c'est d'annoncer l'inévitable malheur.

Et saint Paul, troublé jusqu'à l'angoisse par le spectacle consternant de l'infidélité du peuple d'Israël, conclut son premier raisonnement de l'épître aux Romains :

« Ainsi donc, il fait miséricorde à qui il veut, et il endurcit qui il veut », (ix, 18)

« Tous n'ont pas la foi. » (II Thess. III, 2)

Constatation inconcevable, qui semble faire injure à la gloire et à la puissance de Dieu, et à laquelle la Bible a donné une forme éloquente et puissante.

D'autant plus puissante — il faut l'ajouter — qu'elle n'est pas un paradoxe aveugle et qu'elle ne méconnaît pas l'autre aspect des choses. Car la Bible affirme aussi que ce n'est pas en vain que Dieu a parlé.

« La Parole qui sort de ma bouche,
 Elle ne retourne point à moi sans effet,
 Sans avoir exécuté ma volonté
 Et accompli mes desseins. » (Es. LV, 11)

La Parole porte ses fruits ; la graine croît d'elle-même, que l'homme veille ou qu'il dorme ; le grain de moutarde pousse de grandes branches.

Si tel est l'enseignement de la Bible, combien claire est la pensée fondamentale de la parabole du semeur.

L'accueil fait à la Parole qu'annonce Jésus est un accueil humain, décevant, inattendu et imprévisible, quoique « naturel ». Jésus ne s'exprime pas en termes plus optimistes sur les résultats de la prédication de la Parole que ne l'avaient fait les prophètes de l'Ancien Testament.

Et pourtant il est l'envoyé du Père, l'oint de Dieu. Et c'est un des aspects de son secret messianique, c'est le mystère qui enveloppe sa carrière terrestre.

Dès lors nous comprenons pourquoi nos trois évangiles, les uns à la suite des autres, ont fait état du passage d'Esaïe que nous avons cité tout à l'heure.

Faire dire à Jésus que les paraboles ont été données aux auditeurs de Jésus « afin que voyant, ils ne voient point, qu'entendant, ils n'entendent point » est « une théorie abstruse », a objecté un jour Jülicher, un des plus scrupuleux et des plus sages exégètes de notre temps, et son jugement a dominé les esprits durant un quart de siècle ; et Loisy, faisant chorus, a déclaré avec Jülicher que cette citation trahissait l'intervention de l'Eglise naissante, inquiète et déçue des échecs qu'avait subis son œuvre de propagande chrétienne !

Quelle singulière méconnaissance du témoignage biblique dans ce qu'il a de plus profond, de plus vrai et de plus grave. La Parole de Dieu provoque l'homme à la contradiction et l'excite à la désobéissance, c'est un fait. Jésus a parlé et n'a pas été compris, à telles enseignes que c'est le peuple même qu'il avait évangélisé qui l'a mis à mort. Il a agi, il a accompli des actes de miséricorde et de salut, de grâce et de guérison ; et les hommes qui l'ont vu, lui l'Oint de Dieu, agir au nom et avec la puissance de son Père, n'ont pas compris que le Royaume de Dieu était là, au milieu d'eux.

Voilà le secret messianique, le mystère du ministère terrestre de Jésus.

En parlant comme il l'a fait, saint Marc, interprète de Jésus, n'a pas formulé une théorie abstraite, comme celles que plus tard des théologiens élaboreront sur la base de ces mêmes textes prophétiques et évangéliques. Il s'est fait l'écho de la parole de Jésus qui, reprenant celle des prophètes, a proclamé que si la Parole fait naître la vie, elle peut être aussi « odeur de mort » ; qu'elle peut « convertir », mais qu'aussi elle peut « endurcir », car c'est par la Parole de Dieu que s'accomplit la décision de laquelle dépend la destinée de l'homme.

Et Paul, faisant écho aux déclarations de son « Kurios », s'écrie : « Pourquoi Israël a-t-il repoussé la Parole de son Dieu ? »

Il est un passage de notre évangile qui met dans un relief saisissant un autre aspect encore du ministère de Jésus et du mystère dont il est entouré.

On sait que le terme de *σκάνδαλον*, pierre de scandale, obstacle qui fait « chuter » l'homme, est employé souvent dans les évangiles.

Jésus enseigne que les hommes de ce monde sont gravement menacés, qu'ils trébuchent aux obstacles semés sur leur chemin ; ces obstacles sont les soucis, les richesses. Bref, tout ce que l'homme désire posséder, voilà ce que sont les scandales.

Mais l'évangile de Marc (vi, 3) donne au terme de scandale une autre acceptation, toute personnelle, qu'il applique à Jésus.

La foule s'étonne de la puissance et de l'autorité qui émanent de Jésus. Comment est-ce possible ? « D'où cela lui vient-il ? » demande-t-elle ; car il est charpentier, on connaît sa famille, « ses sœurs sont ici parmi nous », et l'évangile conclut : « Il était pour eux une occasion de chute ».

Ainsi donc, ce qui prête au scandale, ce ne sont pas seulement ces choses mauvaises sur lesquelles l'homme porte son désir et qui compromettent sa vie, ce sont aussi des choses bonnes et belles. Jésus lui-même peut être, dans certains cas, une occasion de chute ; son attitude, sa parole, les exigences qu'il impose à ceux qui l'approchent et prétendent devenir ses disciples, tout cela peut faire tomber l'homme ; tout cela peut être un piège terrible pour ces Juifs qui, après l'avoir vu passer au milieu d'eux, s'écriaient : « Nous n'avons rien vu de pareil ! », ou pour les disciples qui, l'ayant enfin trouvé après une longue journée, lui disaient : « Tous te cherchent ! » et auxquels Jésus répondait : « C'est pour cela que je suis venu ! » (i, 38).

Quel mystère !

Jésus est venu, il est sorti, il a parlé, il a aimé, « les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et l'Evangile est annoncé aux pauvres ». Mais il est des hommes qui sont incapables de voir, d'entendre, de comprendre son message et qui se tiennent à l'écart de la Parole de Dieu et des effets de sa puissance. Le Messie n'est pas reçu dans sa patrie.

C'est le secret, le grand secret messianique.

Nous pourrions poursuivre la lecture de l'évangile de Marc et recueillir d'autres témoignages encore, mais nous pensons en avoir assez dit.

Le secret messianique fait partie de la contexture même du récit, il en est l'âme, il désigne l'inexplicable, il concentre toute l'attention sur ce Fils, sur le maître de la vie qui n'a aucun lieu où reposer sa tête et qui va mourir sur la croix.

Bien loin de constituer une doublure étrangère à la trame du récit évangélique, il la suit, il s'enchevêtre dans ses fils, il y est intimement mêlé. Il est la substance même de cette histoire ; il est au commencement et à la fin de l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Quel est celui d'entre nous qui n'a pas été, à un moment de sa vie, placé devant ce mystère, qui n'a pas cherché à percer le secret du Christ ? Qui donc ne s'est pas posé la question qui torturait saint Paul : pourquoi les Gentils ont-ils été appelés à la lumière de la foi, tandis que le peuple juif, les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ont fermé les yeux à son éclat et les oreilles à ses appels — mais en la transposant dans sa vie ou dans celle d'un être aimé : pourquoi l'un a-t-il été conquis par l'amour total du Christ, tandis que l'autre est torturé par le doute, ou se raidit dans l'indifférence et l'incrédulité ?...

Le secret messianique, pour rester dans les termes de la controverse qui a servi de point de départ à ces réflexions, le secret messianique n'est pas le secret de Marc, c'est le secret de Jésus, c'est le secret de Dieu.